



Julien Clerc dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Bruxelles - Enregistrement de l'émission Hep Taxi avec Julien CLERC © Ph. Buissin / IMAGELLAN

JÉRÔME : Bonjour.

JULIEN CLERC : Bonjour. Je vais à la gare.

JÉRÔME : A laquelle ?

JULIEN CLERC : Oui à la gare.

JÉRÔME : A laquelle de gare ?

JULIEN CLERC : C'est la gare du Midi, non ?

JÉRÔME : Très bien, ça je connais. Allons-y alors.

JÉRÔME : Vous rentrez à Paris.

JULIEN CLERC : Pardon ?

JÉRÔME : Vous rentrez à Paris.



JULIEN CLERC : Je rentre à Paris.

JÉRÔME : Y'a pire dans la vie.

Fan d'info et de mots croisés.

JULIEN CLERC : C'est rapide, on n'a pas le temps de lire un journal.

JÉRÔME : Pour ce qu'on lit dans les journaux de toute façon ! Vous êtes un accro de l'info ?

JULIEN CLERC : Ça m'intéresse oui, je regarde beaucoup les émissions d'infos et je lis 2, 3 journaux en fait. Un journal, Le Parisien, qui est un journal, on va dire, où on se rend compte très rapidement de tout ce qui se passe, un journal populaire, je lis Libération et pour me faire une idée d'ensemble je lis Le Figaro qui est l'inverse de Libération et puis j'achète aussi très souvent Le Monde pour les articles et aussi pour les mots croisés, quand je n'ai rien de mieux à faire.

JÉRÔME : Vous faites des mots croisés vous ?

JULIEN CLERC : Oui. Ça me détend les mots croisés. Les mots croisés du Monde sont bien. Ils sont juste difficiles comme il faut sans que ce soit non plus trop dur.

JÉRÔME : Comment vous faites à votre âge pour avoir aussi peu de cheveux blancs ? Parce que moi j'en ai plus que vous et je suis plus jeune. Dites-moi un peu, ça m'inquiète.

JULIEN CLERC : Je fais des mèches.

JÉRÔME : Ah ! Voilà.

JULIEN CLERC : Comme les femmes.

JÉRÔME : Vous trichez. Vous connaissez Bruxelles un peu ?

JULIEN CLERC : Sinon, je suis un peu comme vous. Quand je ne fais pas ça.

JÉRÔME : Ah oui. C'est chiant les cheveux blancs, franchement.

JULIEN CLERC : Non. C'est la vie. Mais ce qu'il y a, c'est que quand c'est gris, ça peut donner mauvaise mine. Et Bruxelles, je ne connais pas bien. J'y viens évidemment depuis tellement longtemps mais je ne connais pas très bien. C'est vrai que partout, dans toutes ces villes, je suis venu pour chanter, alors je connais quelques endroits... La première fois que j'étais venu, je passais en première partie de Gilbert Bécaud, c'était à l'Ancienne Belgique, et on dormait à 3, avec mes 2 musiciens dans une chambre à l'Auberge St Michel, qui était un hôtel sur la Grand Place.

« Salut les copains » et « Hair ».

JÉRÔME : Vous aviez quel âge ?

JULIEN CLERC : Je ne sais pas, 22 ans.

JÉRÔME : Vous étiez une vedette à 22 ans ?

JULIEN CLERC : A 22 ans, en fait, j'avais été pris en main assez rapidement par « Salut les Copains » et j'avais mes premières chansons, sans que ça vende énormément de disques, passées quand même pas mal à la radio. « Salut les Copains » m'avait pris assez vite pour faire des reportages, donc j'étais un peu connu quand même. Et puis évidemment, « Hair » m'a fait connaître beaucoup mieux.

JÉRÔME : Pourquoi « Salut les Copains » soudain, ils se sont emparés de Julien Clerc alors qu'effectivement ce n'était pas du tout une star à l'époque ?

JULIEN CLERC : Non... mais ils mettaient beaucoup de jeunes chanteurs et puis j'avais un public quand même assez féminin - pas que ça hein ! mais assez féminin quand même, donc je suppose que c'était des acheteuses potentielles. Salut les Copains, Mademoiselle Age Tendre et autre.

JÉRÔME : Vous regrettez cette époque des années 60, bénie...

JULIEN CLERC : Du tout. Je ne regrette pas beaucoup le passé en fait, je ne suis pas très nostalgique. J'ai gardé de bons souvenirs de toutes les époques, mais je ne regrette pas. Je ne suis pas tellement nostalgique. Je me suis plutôt mieux senti dans ma peau un peu plus tard qu'à 20 ans.



JÉRÔME : Ah oui ?

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : Genre à quel âge ?

JULIEN CLERC : Je ne sais pas, j'ai préféré la trentaine.

JÉRÔME : Assoupie.

JULIEN CLERC : Je ne sais pas pourquoi.

JÉRÔME : Apaisé.

JULIEN CLERC : Oui. Non, mais j'aimais bien aussi mais je ne me suis jamais posé ces questions d'âge. J'ai choisi de faire de la musique assez jeune et à partir du moment où je me suis lancé là-dedans, je n'ai pas trop pensé à autre chose. J'ai essayé de me montrer tel que j'étais parce que c'était moins fatigant que de tricher et voilà, j'ai quand même eu de la chance, parce que par exemple d'être pris en main par « Salut les Copains » à l'époque, ils vous payaient des voyages, ils allaient vous prendre en photo au bout du monde, c'était une vie agréable pour un jeune homme de 20 ans. Je n'ai pas de regrets de cette époque-là par contre j'en ai gardé évidemment des bons souvenirs. « Hair » c'est resté un très bon souvenir, très présent dans ma tête. Aujourd'hui encore, quand je chante « Let's the sunshine », je me revois le faisant au Théâtre de la Porte St Martin.

JÉRÔME : C'est vrai ?

JULIEN CLERC : C'est la même image qui me revient en tête à chaque fois. La façon dont je le chantais à ce moment-là. En fait souvent, les chansons étant reliées évidemment pour les gens mais pour moi aussi, à des périodes, quand je les chante, il m'arrive de repenser à ces périodes-là, pendant que je chante. Pas trop parce que sinon on perd le fil, c'est comme ça qu'on a des trous de mémoire. Mais quand même j'y repense... Ça m'habite en fait. Et pour « Let's the sunshine », c'est très... franchement, en plus à l'époque je quittais la scène, je ne sais pas, 15 secondes, et en 15 secondes on me transformait en soldat, alors c'était un costume que je rentrais comme ça, qu'on me scratchait derrière, il y avait une habilleuse qui me mettait les chaussures, parce que j'étais pieds nus comme tout le reste de la troupe pendant tout le spectacle, et une autre qui me mettait les cheveux, que j'avais bien longs à l'époque, dans un filet, on me mettait un calot et au bout de 20 secondes je réapparaissais sur scène en soldat et c'est là que je commençais à chanter. Alors c'est une image assez forte à laquelle je repense très souvent, surtout quand je chante la chanson.

JÉRÔME : Et là, vous avez quel âge quand il y a « Hair » ?

JULIEN CLERC : Ecoutez, je ne sais pas, j'ai 22 ans.

La troupe.

JÉRÔME : Mais c'était une troupe de hippies ou pas ?

JULIEN CLERC : Non...

JÉRÔME : Ou ça n'en a donné que l'image ?

JULIEN CLERC : Oui, ce n'était que l'image. « Hair » c'était une pièce américaine, le phénomène hippie était principalement américain mais tout le monde avait le même physique et s'habillait de la même façon. Mais il y en avait quelques vrais, dans la troupe.

JÉRÔME : C'était vos potes ou pas ? Les vrais hippies ?

JULIEN CLERC : Non mais la troupe, on était tous assez proches les uns des autres, parce qu'en plus, on sortait tous ensemble, le soir après le spectacle. Au début, c'était un peu plus dur parce que moi j'étais un peu connu déjà, et j'ai été imposé si vous voulez, je n'ai pas fait les auditions comme les autres. Alors quand je suis arrivé la troupe était déjà formée, ils avaient fait toutes les auditions. Comme moi j'étais un peu connu, j'étais la seule personne connue, alors, au début c'était un peu... puis après ça s'est très bien passé. Il y en avait quelques vrais de vrais. Il y en avait un qui vivait avec sa famille dans son truc Volkswagen, et puis le plus vrai de tous, je pense que c'est un qui a été amené par Salvador Dali. Salvador Dali adorait le show. Il est beaucoup venu le voir. Il est venu dès les répétitions. Alors, il avait amené en cours du spectacle, un jour, un de ses protégés qui s'appelait Carlos, il était colombien je



crois, très beau, très maigre, avec des cheveux très longs, il avait tout à fait un physique d'indien, il était habillé toujours très légèrement, comme ça avec un jean et un gilet avec des franges, et il était complètement... il prenait des substances qui le mettait... il planait à 10.000, mais il était tellement vrai physiquement...

JÉRÔME : Il correspondait.

JULIEN CLERC : Oui. Il venait sur scène, quand on s'asseyait, il s'asseyait, quand tout le monde se levait, il dansait, il se levait, il dansait, je ne sais pas s'il a vraiment vu ce qui se passait, il était très drôle, et je me souviens, il ne se nourrissait que de poissons et de coquillages. Il était marrant Carlos. Je l'aimais beaucoup.

Et vous l'avez rencontré, Dali ?

JULIEN CLERC : Oui, je l'ai rencontré.

JÉRÔME : Ça fait quoi ? Parce qu'on n'est pas prédestiné, je veux dire, vous êtes né dans une famille normale...

JULIEN CLERC : Ah oui, complètement.

JÉRÔME : Ça fait quoi à un moment, dès 20 ans, d'avoir l'occasion dans sa vie de côtoyer ce qu'on appelle vraiment des génies ?

JULIEN CLERC : C'est ça, oui.

JÉRÔME : Ça fait quoi ?

JULIEN CLERC : D'abord j'étais assez honoré parce qu'il m'avait vu dans une émission de télévision du dimanche après-midi où je chantais, ils m'avaient fait chanter sur des patins à glace, c'était assez surréaliste, et alors je chantais je ne sais plus quoi, « Ivanovitch » ou alors... j'avais un grand manteau de fourrure à l'époque, chose que je n'ai plus, mais à l'époque j'avais ça, un énorme manteau de fourrure et je chantais la chanson « Ivanovitch » à la télévision dans mon gros manteau de fourrure, et il m'avait vu passer à la télé et il m'avait fait appeler. Alors on m'avait dit voilà, le Maître souhaiterait vous inviter à déjeuner demain chez Maxim's. Alors moi évidemment, je ne connaissais pas, je n'étais jamais allé chez Maxim's et on m'a dit, il faudra juste, me dit la personne qui était un de ses copains, un peintre, il était parmi les gens qui étaient avec lui, j'ai le souvenir vaguement, il y avait évidemment Amanda, Amanda Lear qui était là, mais c'était un peintre polonais, il avait un copain qui était peintre polonais, c'est lui qui m'a appelé. Il m'avait dit : il faudra juste mettre une cravate. Ah je dis mais moi c'est que je ne mets jamais de cravate donc je ne vais pas pouvoir venir, j'en suis désolé mais ça, mettre une cravate je ne peux pas.

JÉRÔME : Mais enfin !

JULIEN CLERC : Il m'a dit je vous rappelle. Et puis il m'avait rappelé, il m'a dit « le Maître a tout arrangé, vous pouvez venir sans cravate ». Bon.

JÉRÔME : J'adore.

JULIEN CLERC : Alors, je suis venu sans cravate. A l'époque, je vivais avec France Gall, alors on est arrivé tous les deux là-bas, il y avait quelques invités, donc je dis... il y avait ce monsieur polonais, il y avait Amanda qui était là, omniprésente évidemment, parce que... il avait sa canne avec un pommeau, puis il ne se servait que d'une main donc elle lui découpait sa viande, il piquait la fourchette. Et puis il y avait une copine à lui, je ne sais pas ce qu'elle faisait cette dame, il l'appelait Louis XIV parce qu'il trouvait qu'elle avait le profil des Bourbons, je pense que c'était une très bonne copine à lui, et puis il y avait aussi un monsieur américain qui était là parce qu'il était venu pour discuter avec Dali d'un prix, je ne sais plus très bien, pour CBS je ne sais pas, qui était un prix à donner à de jeunes artistes à New York, patronné, parrainé en fait par Dali. Il n'a pas adressé la parole au monsieur de tout le repas, il a dû le voir après cela dit, et donc il y avait un photographe évidemment qui tournicotait tout le temps autour et qui n'avait visiblement, on a vu le truc, que de prendre des photos que quand le Maître posait. Donc de temps en temps il s'arrêtait de parler et il faisait (lève la tête), avec ses moustaches, alors là clic, clic, clic...

JÉRÔME : Mais ça vous a plu de le rencontrer ? C'était...

JULIEN CLERC : Ah oui, oui. Bien sûr. Alors à la fin du repas il est venu me dire « alors ça vous a plu » ? Je dis « écoutez Maître, je vous remercie parce que j'ai beaucoup ri ». C'était vrai. Il me dit (avec accent) « C'est



important de rire ». Alors, il avait fait le plan de table, quand on s'est mis à table, il a dit (avec accent) « alors, le protagoniste de « Hair » va se mettre là, la petite fille va se mettre à côté de lui »... C'était très...

JÉRÔME : Est-ce qu'on apprend des choses des gens qu'on côtoie dans la vie professionnelle, qui sont des grands artistes ? Est-ce qu'on apprend des choses d'eux ?

JULIEN CLERC : On apprend toujours quelque chose d'un grand artiste mais pas forcément en lui posant des questions, simplement en le regardant, ou en l'écoutant quand il a quelque chose à dire. Parce que des fois les artistes ne sont pas forcément causants mais ils ont une attitude, ou un charme, qui émane d'eux qui suffit tout à fait. Chacun son métier.

Des rencontres.

JÉRÔME : Quels sont les gens que vous avez rencontrés dans votre vie qui vous ont le plus impressionné ? Voir subjugué ?

JULIEN CLERC : C'est certain que François Mitterrand, par exemple, était très impressionnant parce que c'était un très bon conteur, il était à la fois drôle et très distancié, je ne sais pas comment on peut dire, et il émanait de lui un charme... il était très charismatique, il avait un charme.

JÉRÔME : Donc, le premier qui vous vient à l'esprit ce n'est pas un artiste.

JULIEN CLERC : Non, parce que des fois je vous dis, les artistes il faut les voir dans leur art et puis, moi je n'ai pas tellement recherché la compagnie par exemple, des gens que j'admirais. Ça me suffit de les admirer. Et des fois on peut être déçu. Je me souviens d'avoir été déçu une fois ou deux par des écrivains par exemple, donc je préférerais lire leurs livres, franchement. Des fois, vous avez des écrivains qui ont des préoccupations, enfin celui que j'avais vu en tout cas, son nom m'échappe, il reviendra, il m'avait posé des questions sur ce que je gagnais. J'avais trouvé ça complètement déplacé, combien me rapportait une chanson, j'étais pas là pour ça, pour le voir en tout cas, je ne le voyais pas pour ça. Mais, sinon oui, un politique, je dis un politique... J'aime bien, je m'intéresse à la politique, j'ai jamais tellement voté de ma vie, mais je pense que quand on rencontre des gens comme ça, qui sont tellement loin de notre milieu à nous, et s'ils sont là c'est parce qu'ils sont très atypiques, qu'ils sont au-dessus du lot quand même, c'est une forme d'esprit complètement différente de la nôtre...

Une vision riche de la politique.

JÉRÔME : Et vous ne votez pas.

JULIEN CLERC : Non, mais je ne vote pas parce que, bon je l'ai souvent raconté, mais j'arrive d'une famille en fait, mon père était gaulliste, et pas gaulliste de gauche, hein ! Et puis mon grand-père, de l'autre côté dans l'autre foyer, mon grand-père paternel était communiste, ouvrier communiste antillais, alors évidemment j'entendais des sons de cloche complètement différents dans les deux maisons où je vivais. J'aimais beaucoup ça d'ailleurs, je trouvais ça super mais je pense que ça m'a donné une distanciation dès le début, dès très jeune par rapport à la politique, d'autant plus que je trouvais que les deux disaient des choses justes, j'étais pas super rebelle, donc ça m'intéressait, j'aimais bien.

JÉRÔME : Donc, chez votre maman on était vraiment de gauche...

JULIEN CLERC : On avait le cœur à gauche, vraiment.

JÉRÔME : Votre maman qui était guadeloupéenne..

JULIEN CLERC : C'était son père qui était guadeloupéen. Elle, elle était plutôt socialiste. Et alors, mon grand-père était communiste pur jus comme on pouvait l'être à l'époque. C'est-à-dire forcément stalinien un peu et je l'adorais. J'aimais beaucoup mon grand-père. Et puis, par ailleurs chez mon père, en plus où j'habitais puisque j'avais été confié à la garde de mon père, eh bien il était gaulliste, on était élevé dans le culte du Général de Gaulle, et comme on n'avait pas de télévision, il y avait une télé chez ma mère et pas chez mon père, il n'aimait pas la télé, alors on écoutait la radio, et en particulier les discours du Général de Gaulle quand il y en avait.



JÉRÔME : C'est dingue.

Mai 68.

JULIEN CLERC : Alors, ça m'a donné une vision d'abord très riche, dès très jeune, de la politique, mais en même temps je m'en suis un peu foutu en tant qu'acteur et quand je suis rentré en musique, j'ai envie de dire, comme on rentre un peu en religion... ce qui m'intéressait c'est la poésie, la poésie musicale et la poésie des mots. Et quand Mai 68 est arrivé, j'ai regardé ça d'un peu loin, j'avais des copains qui étaient très proches de ça, mais comme depuis un an, on écrivait déjà des chansons avec Etienne, qu'on n'avait encore montrées à personne, avec Etienne Roda-Gil, et que déjà il me disait des choses, il me faisait chanter des choses dans les chansons où certaines pouvaient parfaitement être un jour des slogans de Mai 68 d'ailleurs...

JÉRÔME : C'était quoi ? « La cavalerie ».

JULIEN CLERC : Oui, « J'abolirai l'ennui »... Il y avait une chanson qui s'appelait « L'amour en chantier »...

(..)

JULIEN CLERC : C'est pas que je n'ai pas été étonné mais à fréquenter Roda-Gil depuis un an, à écrire des chansons comme ça avec lui, tout était contenu dans les chansons en fait, toutes ces revendications.. Puis, moi je vivais avec une fille dont j'étais très amoureux, alors je ne suis pas allé faire des trucs... Je suis allé comme les touristes, visiter la Sorbonne un dimanche après-midi, voir tous les drapeaux, les stands... ça m'a semblé être un joyeux bordel, et puis je suis retourné à Bourg-la-Reine, parce que j'habitais dans la banlieue sud.



Bruxelles - Enregistrement de l'émission Hep Taxi avec Julien CLERC © Ph. Buissin / IMAGELLAN



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Julien Clerc

« La double enfance ».

JÉRÔME : C'est dingue parce que vous êtes une personnalité totalement double finalement, d'ailleurs vous l'avez chanté, « La double enfance », c'est ça ?

JULIEN CLERC : Oui, « La double enfance », c'est ce que je vous ai raconté avant mais ça a été encore plus loin, c'est-à-dire que si je suis en musique, c'est grâce à deux femmes, qui sont mes deux mères, parce que j'appelais ma belle-mère, maman aussi, au grand déplaisir de ma maman d'ailleurs, mais je ne pouvais pas faire autrement que de l'appeler maman, elle m'avait pris j'avais 1 an ½, elle a pris l'homme avec l'enfant, et de ces deux milieux politiques évidemment, il y avait deux milieux musicaux en même temps. Comme ma belle-mère était fan de classique, elle jouait du clavecin, du piano, alors elle m'a plongé dans la musique classique très jeune, et puis après, j'allais chez ma mère, le week-end, et là j'entendais du jazz, de la chanson française. Donc, les rares fois où elles se sont parlé, c'est quand elles se sont mis d'accord, quand ma mère a donné son accord pour que ma belle-mère me fasse faire du piano, me fasse prendre des leçons de piano.

JÉRÔME : Une chose folle, c'est que vous avez été donné à la garde de votre père, ce qui est un fait pratiquement historique parce qu'on est en 19...

JULIEN CLERC : 48.

JÉRÔME : 48.

JULIEN CLERC : Alors là... 49.

JÉRÔME : C'est une première en France ? Est-ce que vous êtes le premier enfant de France à avoir été...

JULIEN CLERC : Je ne sais pas, je ne me suis jamais renseigné là-dessus mais je pense qu'on était absolument des pionniers.

JÉRÔME : Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Si ce n'est pas indiscret.

JULIEN CLERC : Qu'est-ce qui s'est passé ?

JÉRÔME : Oui, pour briser la norme.

JULIEN CLERC : Je ne sais pas, il s'est passé un divorce très dur. Mon père s'est énormément battu pour avoir son fils, plus que la moyenne, d'ailleurs, dans les 6 mois qui ont suivi il a fait un infarctus, ça lui a laissé des traces physiques cette séparation et ce divorce, il s'est littéralement... j'ai eu les papiers très récemment, dans une réunion de famille, ma sœur qui a hérité de la maison où mon père a passé tous ses derniers jours, elle a retrouvé une petite valise où il rangeait des papiers très personnels dont tout le dossier de son divorce et de la séparation et donc j'ai mis un peu le nez dans les papiers, c'est complètement troublant et très romanesque d'ailleurs, et en fait ma mère était très jeune, elle s'était barrée avec un autre mec le jour de mon baptême, en emportant des bijoux... Enfin, c'était une histoire... Donc, après, mon père en a fait presque une question de principe, et en plus c'était deux milieux parce que mon père était d'un milieu pas riche mais d'un milieu de petite bourgeoisie rurale, il avait fait des études très poussées, il était Normalien, il avait fait Normales Supérieures, donc il y avait d'un côté un homme très cultivé, qui avait fait des études très poussées. De l'autre côté, une fille d'ouvrier, très jeune, un peu tête en l'air, et ça a été là aussi, autant le mariage avait été le mariage de deux classes sociales, mais le divorce l'a été aussi. Ça a dû être très violent pour elle parce qu'ils l'ont amenée - je dis, « ils l'ont », les avocats..., ils l'ont amenée à se dire « eh bien, il sera mieux élevé par mon mari que par moi ». Et moi, je lui en ai voulu à ma mère de ça beaucoup, je lui en ai beaucoup voulu, j'étais assez, enfin dur..., je n'ai pas été que dur avec elle, mais ça me revenait souvent en tête. Il y avait un côté « elle n'a pas été capable de garder son fils », si vous voulez.

JÉRÔME : C'est vrai ?

JULIEN CLERC : J'ai été très heureux d'être élevé par mon père, j'ai pris fait et cause pour mon père, si vous voulez. Mais je la voyais, je la voyais beaucoup, elle a été très...

JÉRÔME : Vous les avez aimé tous les deux ?

JULIEN CLERC : Oh oui ! Et puis, je me suis occupé d'elle presque trop parce que quand j'ai commencé... comme elle a été femme seule longtemps, et que c'était dur à l'époque d'être une femme seule, elle m'a beaucoup raconté ça...

JÉRÔME : Ça l'est encore aujourd'hui, je crois.



JULIEN CLERC : Non, elle est morte aujourd'hui.

JÉRÔME : Non, mais pour les femmes je pense qu'être seule, ça reste toujours difficile aujourd'hui.

JULIEN CLERC : Oui, mais vous en voyez plus. Vous voyez des tablées de femmes seules aujourd'hui, dans les restaurants. A l'époque, elle ne pouvait presque pas avoir d'amies parce que si elles étaient mariées, ma mère était assez belle, alors vous aviez le mari qui à moment donné, vous voyez ce que je veux dire...

JÉRÔME : Qui tiquait.

JULIEN CLERC : Qui essayait de dérapier. Alors, elle était vraiment femme seule, elle avait une vie amoureuse dont je ne voulais pas entendre parler, quand j'arrivais le week-end je ne voulais surtout voir personne, et c'est des années plus tard qu'elle s'est mariée, donc quand j'ai commencé à gagner ma vie, j'ai tout de suite voulu qu'elle arrête de travailler, parce que je l'avais vue galérer quand même, elle était secrétaire, c'était une vie pas facile, habiter dans un tout petit appartement où elle avait toujours vécu avec ses parents, dans le XIVème à Paris, alors j'ai voulu l'installer, lui payer un appartement etc... mais alors le résultat, pardon je l'ai souvent raconté, je vais le redire, mais elle avait toujours peur que ça ne marche plus, parce qu'elle n'avait pas de retraite, elle dépendait de moi, alors dès que je n'apparaissais plus pendant 3 mois elle disait mais qu'est-ce qui se passe, ça ne marche plus, on ne te voit plus... Bon.

JÉRÔME : Est-ce que vous croyez que sans fêlure d'enfance, on décide un jour comme vous le dites, d'entrer en musique ?

JULIEN CLERC : Non mais ça aide. Je pense que ça exacerbe la sensibilité, et ça m'a certainement servi. Ça m'a servi dans la vie aussi parce que très tôt, j'ai été habitué, vous l'avez dit, j'étais double, alors j'allais d'un endroit à l'autre de façon assez, je ne vais pas dire décontractée mais j'aimais bien, j'aimais bien cette double vie, en fait. Ça me plaisait, parce que mes frères et sœurs, on était nombreux, on était 6 à la maison, mais ils ne savaient pas où je partais le vendredi, parce qu'on ne parlait pas... pour mon père, le sujet de ma mère, c'était un peu tabou, donc personne n'en parlait, et moi je ne racontais pas à mes frères et sœurs ce que j'allais faire. Ils me voyaient partir le vendredi et revenir le dimanche. Ça a exacerbé des joies, des bonheurs, j'adorais être seul avec ma mère, on avait un truc tout à fait privilégié, on ne sortait pas, on regardait la télé ou elle m'emmenait au cinéma voir, à ma demande, 7 fois, 8 fois le même film...

JÉRÔME : Lequel ?

JULIEN CLERC : Oh il y a eu 3 films. Il y a eu « Le pont de la rivière Kwai », il y a eu « La vache et le prisonnier » où je versais ma petite larme au moment où Fernandel dit à la vache « Marguerite, je te promets de ne plus jamais manger de veau »...

JÉRÔME : C'est beau.

JULIEN CLERC : C'est beau ! Et puis, il y avait, alors là, « Michel Strogoff » parce que figurez-vous que Geneviève Page m'excitait beaucoup quand j'étais enfant.

JÉRÔME : Qui ça ?

JULIEN CLERC : Geneviève Page.

JÉRÔME : C'est vrai ?

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : Comme ça évolue les goûts des hommes, hein !

JULIEN CLERC : Oui, mais elle ne le sait pas. J'adorais Michel... Curd Jürgens. Lui, je l'aimais bien. Et puis, il y en avait un autre que j'aimais bien, Yul Brynner. C'était un acteur que j'aimais bien. Alors donc, elle m'emmenait voir ça. 7 fois je les ai vus tous les 2. Tous les 3. 7 ou 8 fois. Donc on avait une relation tout à fait privilégiée puisque je ne la voyais pas souvent. On avait des caractères assez semblables. On montait en pression tous les deux assez vite. On pouvait s'engueuler très vite. Quand je suis arrivé à l'adolescence, ça pétait souvent alors qu'avec mon père, je n'avais pas à répondre à mon père.

JÉRÔME : C'était beaucoup plus rigide, hein.

JULIEN CLERC : C'était plus rigide mais en même temps il avait... il s'est tellement occupé de moi, que ça me touchait énormément.



Je serais musicien.

JÉRÔME : Est-ce que vous vous souvenez du moment où vous vous dites : bon, merde on attend probablement de moi – si votre père est Normalien en tout cas – que moi aussi je pousse...

JULIEN CLERC : Bien sûr !

JÉRÔME : Les études. Est-ce que vous vous souvenez du moment où vous dites merde, je serai musicien ?

JULIEN CLERC : Ah oui. Et je me souviens même du moment où je lui ai dit.

JÉRÔME : C'est quoi le moment où vous vous le dites à vous ? Parce que déjà, se le dire à soi c'est pas facile. Je pense.

JULIEN CLERC : Je pense que je m'en suis rendu compte très tôt. Mais après... je pense que c'est parce que j'ai réussi à trouver une musique par moi-même à un piano. Vous voyez, j'avais fait du piano très jeune, j'ai arrêté, comme tous les enfants, vers l'âge de 13 ans. Je n'ai plus voulu le faire. Et Dieu merci, j'y suis revenu seul vers l'âge de 17 ans, je dis seul parce qu'alors là je refusais toute leçon, et j'essayais de reproduire les musiques que j'aimais. Moi j'aimais quand même assez tôt des musiques qui n'étaient pas des trucs à 3 accords. Je m'achetais beaucoup de disques de blues mais bon, ce n'est pas ça qui m'intéressait de reproduire. C'était déjà des musiques assez... avec des belles mélodies...

Influences musicales et compositions.

JÉRÔME : C'était quoi ? C'était les Beatles ?

JULIEN CLERC : Les Beatles, Dylan. Dylan, ça allait à peu près. Les Beatles déjà c'était plus problématique et puis j'étais à une époque où j'écoutais du jazz et là, je n'avais absolument pas les clés pour reproduire cette musique-là. Je ne pouvais pas reproduire Thelonius Monk, ou Bobby Tieleman, ou Fats Waller ou Art Tatum, vous comprenez, c'était impossible. Alors je crois que c'est comme ça, je suppose, que j'ai été amené un jour à inventer ma propre musique. C'est ce jour-là que je me suis dit que je pouvais tenter, j'ai dû sentir que j'étais porteur de quelque chose.

JÉRÔME : Vous pensez être porteur de quelque chose ? En tant qu'artiste.

JULIEN CLERC : Je sais ce que c'est que d'inventer quelque chose, qui vient d'on ne sait pas très bien où. Voilà, de poser ses doigts sur un clavier et qu'en partant d'une suite de 2 ou 3 accords, tout d'un coup, une mélodie vient.

JÉRÔME : C'est toujours aussi magique après 40 ans ?

JULIEN CLERC : Oui, toujours. Et toujours aussi mystérieux. D'où viennent certaines, en cours de composition, quand on a commencé sur une mélodie un morceau où on ne sait pas très bien où il va vous mener, et que tout d'un coup vous avez une espèce de phrase mélodique qui vous vient comme ça, c'est assez mystérieux quand même. C'est très excitant.

Première fois.

JÉRÔME : Et après, quand il y a la communion avec un public, quand vous sentez que le public l'adopte, parce que ce n'est jamais que ça, qu'est-ce que ça fait la première fois ? Vous, c'est quoi la première fois que vous écrivez une chanson et que ça devient un tube ? C'est « La Californie » ?

JULIEN CLERC : Non c'est « La cavalerie ».

JÉRÔME : C'est « La cavalerie ».

JULIEN CLERC : D'abord, j'ai porté ma musique, il n'y avait pas qu'une chanson d'ailleurs, il y en avait 4, j'ai porté mes chansons à Jean-Claude Petit qui était un jeune arrangeur mais qui avait déjà du succès à l'époque, parce qu'il avait fait des trucs pour Eric Charden, pour Stone et Charden, qui avaient été des gros tubes, et je lui ai porté mes chansons piano-voix sur une K7. Et il m'a regardé avec un drôle d'air parce que ça ne ressemblait pas à tout ce qu'il faisait. Il me l'a dit par la suite. Il ne pouvait pas faire véritablement des arrangements rock là-dessus parce que ça



n'en était pas, ça en était un peu imprégné mais ça n'en était pas, ce n'était pas vraiment de la variété, alors c'est là qu'il a eu l'idée d'écrire des rythmiques qu'il allait puiser dans ses études de Conservatoire, dans ses classes d'harmonie, dans ses études de contre-points et autres et d'aller chercher dans les compositeurs classiques...

JÉRÔME : De quoi arranger votre musique ?

JULIEN CLERC : De quoi arranger ma musique.

JÉRÔME : Mais la première fois que vous vous rendez compte que les gens partagent ce qui est sorti de votre ventre...

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : Ça fait quoi ?

JULIEN CLERC : C'était un peu abstrait la première fois parce que c'était à travers le disque, donc je ne ressentais pas grand-chose, mais où je l'ai senti c'est sur scène. La première fois, j'étais en première partie d'Adamo en fait, et on est passé à Boulogne-sur-Mer, dans le Nord de la France, et le public du Nord, c'est comme le public belge, un public très chaleureux, très bon enfant, avec une grande qualité d'écoute, alors je suis rentré sur scène, j'étais en début de première partie, j'ai chanté 3 chansons et j'ai été propulsé sur scène, c'est le souvenir que j'en ai, ça m'a aveuglé, et j'ai chanté mes 3 chansons en apnée et je suis vite sorti. Mais là, j'ai entendu des applaudissements. J'ai entendu cette chose si particulière d'une salle qui applaudit et bien que j'étais en première partie, j'étais déjà un peu connu, on en parlait, grâce à « Salut les Copains », tout ça, alors les applaudissements étaient assez nourris. Et cette lumière, ces applaudissements, ce trou noir devant, ça m'a fait à la fois très peur et en même temps ça m'a donné une raison pour laquelle j'avais fait ça. Je suis sorti de là complètement dans tous mes états, mais évidemment j'y avais goûté une fois et voilà, c'était fini.



Bruxelles - Enregistrement de l'émission Hep Taxi avec Julien CLERC © Ph. Buissin / IMAGELLAN



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Julien Clerc

Est-ce que c'est de l'amour ?

JULIEN CLERC : Non, c'est de l'émotion, en tout cas. Après, de l'amour, on peut réveiller de l'amour effectivement chez les gens et avoir tout d'un coup, oui faire ça comme un acte d'amour avec le public, très certainement. On se donne autant que dans l'amour, je crois, c'est autant physique, et on essaie d'autant bien faire.

JÉRÔME : Même si ce n'est pas toujours facile.

JULIEN CLERC : Donc, ce sont des choses qui ressemblent à nulles autres, qui ne sont à nulles autres pareilles.

JÉRÔME : Est-ce que c'est la rencontre de votre vie, le public, ou finalement l'amour entre deux êtres exclusifs est quelque chose de plus important ?

JULIEN CLERC : Non parce que tout est... je pense qu'on ne ferait pas son métier pareillement si on n'avait pas à côté un amour terrestre. Et sans doute qu'on ne doit pas faire pareil si on a un amour... mais moi, je ne suis pas croyant mais bon, mais pour être parfaitement heureux, on ne peut pas être parfaitement heureux sans aimer quelqu'un et sans être aimé. Ça ne suffit pas je pense, l'amour du public. Ou alors vous vous desséchez, vous devenez un peu un monstre, vous ne pensez plus qu'à ça. Ce n'est pas la façon dont j'ai fait mon métier. C'est-à-dire que quand je dis que je suis entré en musique, je pèse mes mots en fait parce que je n'ai pas d'homme public et d'homme privé. Alors ça étonne toujours ma compagne. En ce moment par exemple, elle me dit : vous êtes écœurant - on se vouvoie – elle me dit : vous êtes écœurant parce que vous êtes là, vous écrivez votre chanson, puis après vous allez faire les courses, vous revenez écrire la chanson... Mais c'est vrai, c'est comme ça. C'est vraiment ma vie. C'est la vie que je me suis choisie. Faire de la musique. La partie, on va dire, on est dans un métier qui est aussi un métier commercial hein, et comme disait Etienne Roda-Gil, la grande industrie, on est au contact de la grande industrie, mais ça, ça m'intéresse moyennement. J'essaie toujours d'en privilégier le côté humain. Donc les gens avec qui je travaille. Enfin, les gens de la maison de disques par exemple avec qui je travaille. Mais je délègue, j'ai délégué dès le début, dès que j'ai été très jeune, j'ai délégué à des gens en qui j'avais confiance toute la partie commerce, argent, qui m'intéresse franchement moyennement pour essayer de rester un artiste. Et quand ça marche évidemment je le sais, et ça me fait très plaisir, quand ça ne marche pas, évidemment je le sais aussi et ça ne me fait pas plaisir du tout et ça me fait de la peine mais ça passe. Je repars.

JÉRÔME : Il n'y a pas que ça.

JULIEN CLERC : Je repars.

JÉRÔME : C'est quoi les plus belles chansons que vous ayez écrites. Selon vous.

JULIEN CLERC : Je ne sais pas. Moi j'aurais tendance à dire, en considérant l'avis du public que c'est sans doute celles que le public a élues, parce qu'on fait quand même un métier pour le public, que c'est dur d'avoir une chanson qui est connue par les gens...

JÉRÔME : C'est vrai ?

JULIEN CLERC : Ben c'est difficile. On fait 12, 14 chansons sur un album, il y en a éventuellement 2 ou 3 qui vont être connues au bout du compte...

JÉRÔME : C'est déjà pas mal.

JULIEN CLERC : C'est déjà pas mal.

JÉRÔME : C'est même franchement déjà énorme.

Grandes chansons et grandes rencontres.

JULIEN CLERC : Voilà, c'est déjà énorme. Donc j'aurais tendance à dire que moi je n'ai jamais trop cru dans notre métier au génie méconnu. C'est pareil, je ne pense pas qu'il y ait des chansons qui soient sublimes qui soient inconnues des gens. Il y a des chansons qui mériteraient d'être mieux connues mais si elles n'ont pas été plus connues que ça, il y a certainement une raison. Je me dis que c'est parce qu'on n'a pas trouvé, comme on dit de temps en temps pour une œuvre, un film ou une chanson, le chemin du public.



JÉRÔME : Ça vous plaît encore de les chanter ces grandes chansons du style « Femmes je vous aime », « La Californie », « La cavalerie », enfin... « Ce n'est rien »...

JULIEN CLERC : Oh oui. Le fait d'avoir été difficile sur les textes toute ma vie, dès le début, d'abord dès le début j'ai eu la chance, je n'avais pas à être difficile, j'ai rencontré Roda-Gil ! Evidemment là, c'était un personnage atypique, c'était un auteur qui venait d'ailleurs, qui ne ressemblait à personne d'autre, il se trouve que moi je ne ressemblais pas non plus trop à des gens existants, c'est ce qui a fait ce...

JÉRÔME : L'étincelle.

JULIEN CLERC : Oui. Mais après... Donc dès le début, il a mis la barre très haut Roda. Alors après, quand il a été question de se tourner vers d'autres auteurs, qui est absolument pour moi une question de survie de compositeur, c'est absolument nécessaire de travailler avec d'autres gens. J'ai été très difficile quand même et tous ils m'ont très bien servi, ils m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes, ce qui fait que quand je rechante tout ça aujourd'hui, je mets de côté mon travail à moi, mais sur les textes, je suis fier d'eux si vous voulez, encore aujourd'hui. Je me dis voilà, quand je chante telle chanson d'Etienne ou de Jean-Lou, ou de Maxime, ou de David quand je chante « Mélissa », je me dis que c'était bien foutu son texte quand même. Qu'est-ce que c'était bien écrit..

« Mélissa ».

JÉRÔME : « Mélissa », c'était David Mc Neil ?

JULIEN CLERC : « Mélissa », c'était David Mc Neil.

JÉRÔME : Est-ce que c'est le fils de Marc Chagall ?

JULIEN CLERC : C'est.

JÉRÔME : C'est le fils de Marc Chagall, David Mc Neil.

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : Pas mal. Ça faisait classe !

JULIEN CLERC : Il aime bien les chansons... d'ailleurs dans « Mélissa » il avait mis...

JÉRÔME : C'est marrant parce que je n'ai jamais fait le rapport mais dans « Mélissa » il y a quelque chose de Chagall.

JULIEN CLERC : Ecoutez ça va même plus loin que ce que vous pensez, il avait mis dedans, il était question à un moment donné d'imiter Matisse. Avec les rimes intérieures là. Au lieu de Mélissa métisse d'Ibiza, je ne sais pas quoi, il imitait Matisse. Je lui ai dit, écoute, je pense qu'on a une chanson qui a une chance d'être une chanson populaire, il faut que tu m'enlèves ce Matisse. Il était fou furieux. Parce qu'il fait très souvent, David, des allusions à la peinture. Il a écrit une autre chanson avec moi qui s'appelait « Les aventures à l'eau » où il disait que c'était plus facile que la peinture à l'huile, etc... Il comparait l'amour... Et donc, il était fou furieux que je lui dise ça. Il m'a dit mais ça va pas, tout le monde connaît Matisse. Je lui dis non, David, on a une chanson populaire, on n'en écrit pas tous les jours, elle peut toucher le plus grand nombre, je te garantis que le plus grand nombre ne connaît pas Matisse. Il était désolé que je lui dise ça. Et Dieu merci, je ne sais plus qui c'est, il a demandé autour de lui, ou c'est son fils qui lui a dit - mais tu sais papa, il a raison... Evidemment, il a évolué toute sa vie dans un milieu de peintres et de grands peintres, puisque lui étant enfant, il rencontrait les copains de son père, alors comme ça, je ne sais quel grand peintre avait dit, pour qu'il les laisse tranquilles, il lui filait un papier, il m'a raconté, puis des crayons, comme tous les enfants, il dessinait, un jour comme ça, je ne sais plus, ils étaient tous les deux, Chagall et son copain grand peintre, ils sont passés derrière David et l'autre a dit - mon Dieu, que c'est difficile de retrouver... que ce dessin est beau, toute ma vie, j'ai cherché à retrouver ça. Mais c'est vrai qu'on a une part d'enfance quand on crée comme ça, aussi dans la musique je pense, même dans la chanson populaire, ce que je fais, il faut rester aussi frais qu'on l'était au début, aussi presque naïf, je trouve. C'est comme ça qu'on invente éventuellement des chansons...

JÉRÔME : Et en même temps à un moment, vous vous êtes dit je voudrais être utile.

JULIEN CLERC : Oui mais ça c'était des mots de Roda.



JÉRÔME : Ce qui n'intéresse pas du tout les enfants.

JULIEN CLERC : Non, c'est vrai.

JÉRÔME : Et tant mieux.

« Utile ».

JULIEN CLERC : Ça n'intéresse pas les enfants. Il m'avait donné ça, on avait été fâché longtemps, quelques années, et puis on s'était revu parce que sa femme... on s'était revu sur la tombe de sa femme, c'était l'enterrement de Nadine, alors là évidemment on s'était tombé dans les bras, parce que j'étais venu et tout ça, évidemment j'étais venu, et alors on avait décidé d'écrire un album. C'est le seul album, c'était le rêve d'Etienne, qu'on ne soit que tous les deux sur un album, c'est le seul album qu'on a fait à deux, c'était celui-là, parce que tout le reste, il y avait... que ce soit Momo Vallet, soit d'autres auteurs... parce qu'il essayait à chaque fois, il essayait, il n'aimait pas trop les autres, et donc il m'a dit – écoute, je viendrai à partir, je ne sais pas, dans 4 jours, mercredi je serai là, je t'amènerai une chanson tous les jours. Comme il avait posé tellement de lapins dans ma vie, Roda-Gil, il avait commencé dès le début, dès le premier jour il m'avait posé un lapin, je ne l'avais plus revu pendant 15 jours, donc j'étais habitué à ça, je ne l'ai pas trop cru, et bien pour le disque « Utile », tous les soirs ou tous les deux soirs, il a sonné à la porte, il avait une chanson à la main, il me donnait la chanson et il repartait. On a donc écrit l'album assez vite. Parce que ses textes, je n'avais pas écrit avec lui depuis longtemps, ça m'avait inspiré, c'était inspirant, et « Utile » était la première chanson qu'il m'ait apportée. Quand j'ai vu le titre, j'ai dit - il n'y a pas plus anti-chanson que ce titre, ça a un côté, comme vous disiez, un peu rébarbatif. Et puis, après j'avais lu les mots que je trouvais si beaux, après quand il a été question de trouver un titre pour l'album, on s'est dit ben c'est « Utile », ça s'impose, ce n'est pas un titre d'album mais tant pis, ça s'impose, c'est comme ça, c'est l'album.

« Femmes je vous aime ».

JÉRÔME : Moi, j'aimerais bien que vous me fassiez une lumière sur un de vos textes, « Femmes je vous aime », et à la fin, vous crachez un peu votre Valda comme on dit en Belgique, après avoir tourné autour du pot pendant très longtemps, comme tous les hommes, vous dites – bon, je pense que finalement, je vous désire ou même pire !

JULIEN CLERC : Oui, même pire.

JÉRÔME : Est-ce que vous pouvez m'expliquer ?

JULIEN CLERC : C'est le désir extrême. Des choses qu'on ne peut pas dire, voilà. Je suppose que c'est pour ça qu'il dit « même pire ». C'est quelque chose qu'on ressent tous, je crois, qu'on a envie de faire, quand on aime vraiment, je pense qu'il n'y a pas de tabous dans l'amour, donc il n'y a pas de tabous dans l'amour physique quand on aime quelqu'un. Je suppose...

JÉRÔME : C'est marrant... moi j'adore cette phrase, je la trouve fantastiquement belle, mais vous je trouvais, quand vous la chantiez on avait l'impression que ça vous coinçait un peu, que ça vous faisait un peu mal.

JULIEN CLERC : Non... même de chanter...

JÉRÔME : Est-ce que je me trompe ou pas ?

JULIEN CLERC : Non, après quand j'ai décidé d'assumer la chanson, c'était très bien, mais c'est vrai que quand il me l'a écrite, Jean-Lou, je trouvais ça too much parce que je trouvais ça trop démonstratif, j'étais plus pudique que ça si vous voulez. Mais tous mes auteurs m'ont forcé à chanter des choses finalement, que je n'aurais peut-être pas eu l'idée de chanter. Ils m'ont forcé la main, un peu. Et c'est tant mieux parce qu'après, quand le temps a passé, j'assume complètement. Ils m'ont forcé la main au moment de la peine de mort, Dabadie...

JÉRÔME : Et finalement, votre seule chanson clairement engagée de votre carrière non ?

JULIEN CLERC : Je pense qu'Etienne a fait des chansons plus politiques qu'on ne pense aujourd'hui.

JÉRÔME : Moins claires.



Des chansons engagées.

JULIEN CLERC : Mais moins claires. Evidemment, moins claires. Quand il faisait « Poissons morts », c'était tout à fait une chanson écolo avant l'heure parce que ces poissons, ce sont les poissons qui sont le long des fleuves, comme ça, le ventre en l'air, mais simplement c'était poétique, « La graisse de mitrailleuse n'est pas la brillante des Dieux »... Dieu sait que certains copains chanteurs se sont moqués de moi avec cette phrase là, mais pour moi, c'était alors là mais pour le coup, les textes d'Etienne n'étaient pas toujours limpides mais celui-là l'était pour moi. Et puis, sinon oui, de chansons véritablement engagées ce n'est pas tellement mon emploi comme on dit dans le théâtre, mais je suis toujours prêt quand même à en chanter si c'est une belle chanson. Mais dépendant énormément de mes auteurs, et leur commandant rarement des sujets de chansons, c'est arrivé sur des sujets de société avec Maxime Le Forestier pour « Double enfance », ou là sur cet album-là dans « Fou peut-être » où je lui ai commandé, même si on ne le dirait pas, je lui ai commandé une chanson sur la paternité à 60 ans, sinon je dépends beaucoup de leur inspiration, de ce qu'ils vont décider de me faire chanter.



Bruxelles - Enregistrement de l'émission Hep Taxi avec Julien CLERC © Ph. Buissin / IMAGELLAN

Je fais attention à moi pour mon enfant.

JÉRÔME : Votre album s'appelle « Fou peut-être », vous pensez que c'est fou peut-être d'être papa à 60 ans ?

JULIEN CLERC : Ça fait partie des choses, parce qu'il faut oublier certaines choses pour se dire je vais faire cet enfant et après je vais essayer de l'accompagner le plus longtemps possible. Alors, il faudra que je fasse attention à moi...



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Julien Clerc

JÉRÔME : Est-ce que vous êtes un ascète ?

JULIEN CLERC : Oh non ! Je suis au contraire très épicurien, alors ça me demande un petit peu de travail. De faire attention.

JÉRÔME : Par exemple ?

JULIEN CLERC : Mais il faut que je fasse attention...

JÉRÔME : Mais vous faites attention. ?

JULIEN CLERC : Oui, je fais attention. Et puis j'aime, Dieu merci, j'aime le sport, enfin je n'aime pas ne rien faire physiquement, j'ai l'impression d'être nul quand je ne fais rien donc je suis assez, quand même, toujours en mouvement tout le temps. C'est une bonne chose aussi de faire attention à soi, parce que ça donne envie de faire du sport, de se bouger un peu.

JÉRÔME : C'est quoi vos passions justement ?

JULIEN CLERC : Les passions de quoi ?

JÉRÔME : Vos passions. Dans la vie. Vous avez des passions ?

JULIEN CLERC : Mes passions c'est évidemment vivre avec quelqu'un que j'aime, mes enfants, et puis sinon j'aime beaucoup lire, je lis énormément, j'aime beaucoup les films, j'aime beaucoup le sport. Le sport en tant que spectateur, j'aime savoir comment ça fonctionne, et j'ai fait pas mal de sport. On va dire dans les 20, 30 dernières années, en amateur mais à chaque fois, j'ai poussé le truc à fond pour voir comment ça fonctionnait de l'intérieur. J'ai même fait un peu de compétition au moment où j'ai monté à cheval, j'ai fait du concours hippique, comme ça j'ai pu voir, ressentir de très loin la pression des gens qui font de la compétition, qui n'est pas la même chose que l'impression d'un artiste qui va sur scène, ce n'est pas du tout pareil. On dit que c'est pareil mais pas du tout. Donc ce qui me passionne en fait, c'est des choses qui m'intéressent, d'essayer de les comprendre de l'intérieur un peu.

Les femmes.

JÉRÔME : Et les femmes, est-ce que vous avez finalement compris ce qui nous unit à elles ?

JULIEN CLERC : Non, j'ai surtout compris qu'elles sont très différentes de nous.

JÉRÔME : Il est temps !

JULIEN CLERC : Oui, c'est ça et plus le temps passe, plus je le pense.

JÉRÔME : En quoi elles sont différentes de nous ?

JULIEN CLERC : Je pense que ça commence physiologiquement, hein !

JÉRÔME : Ça c'est sûr, ça j'ai vu.

JULIEN CLERC : Et tout le reste suit. Voilà. Donc les émotions, leurs émotions ne sont pas forcément calquées sur les nôtres, c'est passionnant en fait. Ça, ça me passionne par exemple.

JÉRÔME : Et vous auriez aimé aimer la même femme toute votre vie ? Vous auriez aimé ça ? Je ne parle pas de la possibilité de la chose mais est-ce que c'était...

JULIEN CLERC : A chaque fois j'ai espéré que ça dure toute la vie, à chaque fois la vie a fait que ça n'a pas duré, mais pour être très honnête je ne le regrette pas plus que ça.

Bagarre avec Patrick Dewaere.

JÉRÔME : Est-ce que c'est vrai que vous vous êtes pris un coup de poing de Patrick Dewaere ?

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : En même temps, c'est un peu la classe. Il vous a mis une baffe pourquoi ?

JULIEN CLERC : Il m'a touché en plus. J'ai eu mal, pendant une dizaine de jours j'ai eu mal là (*il montre son menton*). J'avais en plus à l'époque un secrétaire qui me suivait partout, qui était assez bagarreur, qui a voulu...

JÉRÔME : Oui mais il ne faut pas se faire la femme des autres, Julien Clerc !



JULIEN CLERC : Ben oui mais bon qu'est-ce que vous voulez, moi j'ai toujours pensé que quand un couple se sépare c'est que si on veut employer des termes pas très romantiques, des termes de football, c'est que la personne s'est d'office au fond de son cœur et dans sa tête mise sur le marché des transferts vous voyez. Que la personne, homme ou femme, envoie des messages qu'elle est libre.

JÉRÔME : Mais qu'est-ce qui s'est passé avec Patrick Dewaere ?

JULIEN CLERC : Ce qui s'est passé à ce moment-là, je pense que d'abord, on tournait avec Miou-Miou, le cinéma à cet égard est un...

JÉRÔME : C'est votre seul film d'ailleurs.

JULIEN CLERC : Oui.

JÉRÔME : Il s'appelle « D'amour et d'eau fraîche ».

JULIEN CLERC : Je n'ai pas eu tellement envie d'en faire d'autres, mais on est tombé amoureux pendant ce film et donc forcément, il a bien fallu qu'elle se mette dans un état d'esprit comme quoi elle allait se séparer du père de sa petite fille. Et donc, lui il a dû sentir ça évidemment et il était venu m'attendre tout simplement à la sortie du tournage un jour.

JÉRÔME : Et boum !

JULIEN CLERC : Et boum ! Après on s'est revu, des années après, on s'est appelé parce que leur fille que j'ai élevée, il fallait qu'il la revoie, on s'est appelé pour parler d'elle en fait, de notre fille, c'est le cas de le dire, et là il avait été très charmant au téléphone, le temps était passé.

Vous êtes jaloux vous ?

JULIEN CLERC : Moi, je suis assez jaloux.

JÉRÔME : Parce que vous avez chanté « Jaloux ».

JULIEN CLERC : Je suis assez jaloux. C'est une superbe chanson sur la jalousie, qui est à la fois poétique comme savait le faire Etienne, mais tout à fait compréhensible, j'adore cette chanson. Oui, oui, moi je suis très jaloux.

JÉRÔME : Qualité ou défaut ?

JULIEN CLERC : Franchement, je pense que quand on aime c'est une qualité, parce que c'est montrer qu'on aime quelqu'un à être jaloux.

JÉRÔME : Ce n'est pas faire la pose du mec cool.

JULIEN CLERC : Oui c'est des poses ça. Je crois.

JÉRÔME : Moi aussi.

JULIEN CLERC : Mais on peut être jaloux sans être faible. Je ne pense pas que les femmes aiment les personnages faibles. Mais jaloux je pense qu'elles aiment bien.

JÉRÔME : Regardez, vous pouvez prendre une petite boule jaune, ici.

JULIEN CLERC : C'est quoi ?

JÉRÔME : Hop ! Je vous la donne.

JULIEN CLERC : C'est les trucs... mon fils adore ça. Les Kinder.

JÉRÔME : Les miens aussi, c'est pour ça qu'il ne reste que la boule.

Un régime.

JULIEN CLERC : Oui, c'est ça. Il faut que j'arrive à l'ouvrir.

JÉRÔME : Regardez, il y en a une autre ici de boule.

JULIEN CLERC : Alors, c'est des petits papiers.

JÉRÔME : Oui, c'est des petits papiers. Qu'est-il écrit là-dedans ?

JULIEN CLERC : « J'ai fait un régime pendant deux semaines, vous savez combien j'ai perdu ? Deux semaines ». Ah non moi j'ai perdu, je voulais perdre à l'époque un certain nombre de kilos donc j'ai perdu un certain nombre de



kilos qui était une dizaine, à l'époque. Evidemment, ça a la peau dure cette histoire parce que je me suis un peu trop baladé avec ma balance pendant un certain temps à cette époque-là mais j'avais en fait, j'étais aller voir un diététicien, en fait j'avais mal au dos, alors j'avais été voir une rhumatologue qui était une jolie jeune femme, et elle m'avait dit, elle avait fait son diagnostic et elle m'avait dit vous savez, vous pourriez perdre un peu de poids. Alors moi ça m'avait vexé abominablement. Je lui avais dit alors bon ? Elle me dit - il faut que vous alliez voir un diététicien. Je lui ai dit – indiquez-m'en un, je vais aller le voir tout de suite. Et c'est ce que j'ai fait. Il n'était pas libre tout de suite mais j'ai dû y aller le lendemain et donc là il m'a expliqué un peu comment ça allait se passer. Donc, je lui ai dit écoutez, moi je vais faire, je suis quelqu'un de sérieux et quand je fais des trucs je les fais... j'ai un côté suffisamment psychorigide en moi pour faire ça bien.

JÉRÔME : Enfin vous vous livrez !

JULIEN CLERC : Mais il y a un truc, c'est que je vais vous dire que tout ce que vous allez me dire que je peux manger, je vais le manger. Je lui ai dit : je veux que vous le marquiez. Et lui n'aimait pas faire ça parce qu'ils n'aiment pas ça les diététiciens, ils aiment qu'on règle soi-même le truc, il me disait vous comprenez, les enfants, ils arrivent très bien à se réguler... oui mais moi je ne suis pas un enfant, je suis un adulte, je suis gourmand, alors vous allez me dire exactement ce que je peux manger et je vous garantis que je vais le manger.

JÉRÔME : Et je le ferai.

JULIEN CLERC : Alors il m'a tout fait. Le petit déjeuner, le déjeuner, le diner, tout ce à quoi j'avais droit, en mangeant évidemment toutes les graisses, tous les sucres, tout ce qu'il faut faire pour perdre du poids, et alors évidemment j'avais ma balance parce que moi je pesais jusqu'au dernier gramme auquel j'avais droit, c'était pour ça, ce n'était pas tellement pour... c'était juste parce que je voulais profiter...

JÉRÔME : Des moindres grammes possibles.

« On met longtemps à devenir jeune ».

JULIEN CLERC : Voilà. Pendant un certain temps j'ai bouffé des potages, je n'ai pas pris les invitations, et puis après j'ai commencé à ressortir, voilà, ce n'est pas très difficile. « On met longtemps à devenir jeune ».

JÉRÔME : Qui a dit ça ?

JULIEN CLERC : Picasso, il est marqué.

JÉRÔME : On met longtemps à devenir jeune. Vous êtes d'accord ou pas ?

JULIEN CLERC : Je ne sais pas très bien ce que ça veut dire. Devenir jeune.

JÉRÔME : Est-ce qu'on sait prendre les choses plus à la légère en vieillissant ? Ou est-ce que tout devient plus tragique ?

JULIEN CLERC : Non. Ça, ça dépend des personnes. Moi tout ne devient pas plus tragique mais je deviens plus philosophe, mais c'est quand même une chose que j'avais un peu en moi. Je suis un peu moins homme pressé que je ne l'ai été par exemple. J'étais plus nerveux que ça. Un peu plus pressé, moins patient. Sans doute moins tolérant. Alors que je pense que la tolérance c'est une chose que j'ai en moi tout à fait. Alors elle s'est plus développée en vieillissant, on devient un peu philosophe, plus posé. Voilà. Je ne sais pas si c'est ça la jeunesse. Mais jeune, le côté jeune dont vous avez besoin je l'ai gardé toute ma vie. C'est-à-dire être capable, pour moi c'est des trucs de jeunesse, être capable de partir, faire un sac en 2 secondes, être capable de déménager sans aucun problème, j'ai pas de problème avec les déménagements, changer de vie, une fois que la décision est prise, tourner la page comme ça.

JÉRÔME : Vous êtes capable de ça.

JULIEN CLERC : Oui et ça, ça me semble plutôt des trucs de la jeunesse. Les coups de tête, les coups de cœur, des coups de tête, et puis des coups de cœur, je suis tout à fait capable de ça. Et puis, une certaine fraîcheur que j'ai très certainement conservée quand je suis dans une attitude de musique, de composition, je peux faire n'importe quoi, enfin pas faire n'importe quoi, je peux inventer n'importe quoi, je n'ai pas de respect pour les trucs codés. Les musiques codées par exemple, ça ne m'intéresse pas.



JÉRÔME : C'est quoi une musique codée ?

JULIEN CLERC : Je suis pour le mélange des genres. Je ne suis pas pour le formatage. J'ai toujours fait ce qui me passait par la tête, toute ma vie. Si j'ai envie de faire un tango, ce n'est pas parce que ce n'est pas le moment de faire du tango, vous voyez. Je m'en fous complètement, c'est parce que je trouve ça beau et que je vais le faire. Ça c'est ce que j'appelle une certaine fraîcheur dans sa tête et un certain refus des codes. Comment est-ce qu'on pourrait dire ? Des codes de la société.

JÉRÔME : Des choses qu'on attend.

JULIEN CLERC : Oui. Qu'on doit faire, quand on a un certain âge, etc... Je suis contre ça à mort.

JÉRÔME : Vous avez bien raison.

JÉRÔME : Je vous remercie.

JULIEN CLERC : Je vous en prie.

JÉRÔME : Vous êtes arrivé à la gare du Midi.

JULIEN CLERC : D'accord.

JÉRÔME : Je vous souhaite bon trajet vers Paris. Au revoir.

JULIEN CLERC : Merci.

